

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 65 (1961)

Artikel: Présentation générale et actualité de Jean-Jacques Rousseau
Autor: Berlincourt, Serge
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-549883>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PRÉSENTATION GÉNÉRALE ET ACTUALITÉ DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

[Conférence faite à l'Ecole normale de Porrentruy, le 28 juin 1962. Le nombre de pages qui nous a été imparti, dans les *Actes*, nous a obligé à supprimer un peu plus du tiers de notre texte. Et c'est le chapitre premier : *Vie de Rousseau* que nous avons dû, bien malgré nous, sacrifier. Nous nous en excusons auprès des lecteurs.]

Le monde cultivé, dans l'univers entier, va célébrer, cette année, deux glorieux anniversaires : d'abord le 250^e de la naissance de Rousseau, ensuite le tricentenaire de la mort de Pascal.

Pas de plus grand nom que Pascal dans l'ordre du génie ; — pas de plus vaste influence que celle de Rousseau dans la littérature.

Il est hautement souhaitable que ces commémorations connaissent la résonance, le rayonnement réellement mondial qu'elles méritent. — Faut-il enfin rappeler quelques centenaires plus ou moins discrètement fêtés, ces temps-ci : ceux de Maeterlinck, Barrès, Estaunié, Paul Adam, Debussy ? —

JEAN-JACQUES ROUSSEAU :

figure très actuelle et toujours discutée ; œuvre à la fois vieillie, dépassée que la sienne... et pourtant, sur certains points, prophétique, encore jeune, vivante et valable !

Cet homme, en effet, intéresse prodigieusement... et agace ; il enthousiasme et déçoit, étonne et lasse... Le génie se sent à chaque page,

mais aussi l'inégalité ; et certains manques sont flagrants : le parfait équilibre, la sûre connaissance de l'homme et de la vie, l'objectivité, la lucidité dans les visions, pour tout dire une certaine sagesse.

En faut-il davantage pour s'expliquer qu'amis et ennemis, thuriféraires à tous crins et critiques acharnés se retrouvent aujourd'hui plus nombreux que jamais ? Ah ! vraiment, l'accord est ici loin d'être fait ! Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir quelques livres ou études parmi les meilleurs ayant paru sur le citoyen de Genève : Ducros, Gaspard Vallette ou P.-M. Masson ; mieux encore : de consulter, par exemple : Seillière après Faguet, Guillemin après Lasserre, Guéhenno après Lemaître...

Vie à la fois, on le sait de reste, prodigieusement riche d'événements, d'influences, de lumière et de larmes. — Et Rousseau, aujourd'hui comme hier, suscite toujours admiration fanatique et critique acerbe, sympathie profonde et haine tenace !

Mais, peut-être, comprendrons-nous mieux tant de réactions contraires en voyant de plus près, en essayant d'analyser ce caractère étrange, ce tempérament passionné, cette âme attirante parce que justement complexe, tourmentée et secrète.

Incontestablement, il y a du déséquilibre chez Jean-Jacques Rousseau. — Qui a bon cœur, un fonds d'innocence rare, une sensibilité qui atteint vite au paroxysme. Mais le caractère est celui d'un faible... qui n'ose l'avouer. Jean-Jacques est un candide, dévoré d'orgueil. Parce qu'il est confiant et prêt à aimer toujours, il attend d'autrui la pareille. Le bon sens doit dicter à l'être humain la modestie, et même l'humilité. Or, Rousseau manque de bon sens et d'équilibre ; — pas trace donc, chez lui, d'humilité ; l'orgueil, intractable, parle seul.

Rien de plus dangereux ici-bas que ce mélange détonant : l'absolue candeur et l'incommensurable orgueil ! L'histoire est là pour nous apprendre — hélas ! après quels fléaux et quels cataclysmes ! — ce qu'il advient des peuples et des prétendus héros qui ont méconnu cette loi !

Rousseau est un exalté : d'une part, prêt à serrer sur son cœur sa « chère humanité », et, de l'autre, à fulminer, à condamner, à égorger presque ces ingrats, ces méchants, ces vils ennemis qui... que... (nous savons le reste) !

Autre grave défaut et comme congénital : Rousseau n'est jamais dans la réalité, n'a jamais eu le sens du réel ; il est la proie de sa seule imagination romanesque ; ni les choses ni les êtres, il ne les voit tels qu'ils sont... mais à travers un prisme, son rêve : alors ils sont ou plus beaux et meilleurs qu'au vrai, ou (surtout quand il a passé la quarantaine) plus laids, plus étroits, plus stupides, plus méchants que prévu !

Et cela toujours avec la naïveté et la sincérité que nous savons.

Ainsi Rousseau croit connaître l'homme, entrer en contact avec la société, la quarantaine atteinte, avec ces armes combien légères, trompeuses, dangereuses : une candeur désarmante, une sentimentalité d'éternel adolescent, un orgueil dominateur, aucune sagesse, enfin un pouvoir d'émotion et de sensibilité « maladif » et bien rarement accordé, du moins à ce degré, à un vivant célèbre !

Faut-il ajouter que vivre dans la grande ville... accompagné, disons plutôt encombré d'une Thérèse, c'était pour Jean-Jacques, en peu de temps, compliquer terriblement un destin déjà chargé, une existence suffisamment pénible, des relations combien souvent menacées ! Résultats et conséquences avec les années et moult expériences ? Chacun les a devinés : déception profonde et amère qui conduira à se méfier de chacun, à découvrir le mal partout, à voir dans tout ami... un faux ami, chez les grands des hypocrites, chez toute femme, surtout titrée, une comédienne possible, chez les confrères, même illustres, des ambitieux, des arrivistes probables, des rivaux impitoyables !

Coup plutôt rude pour un tendre, un rêveur impénitent, ami des forêts, des rivières tranquilles, de la verdure et des sites agrestes... Et puis, n'oublions pas un point très important : Rousseau est un malade : il souffre et souffrira toujours des voies urinaires ; on sait de reste qu'immanquablement et parallèlement, en ce cas, se développent l'irritabilité et une mélancolie vite incurable. C'est assez pour épuiser et abrutir un homme, le précipiter dans la manie de la persécution, dans la folie des grandeurs, dans l'idée fixe et l'obsession et l'humeur noire... sans que cessent jamais cependant de l'habiter, lui déjà porté au faux idéalisme et à l'utopie, de trop douces illusions : idéal champêtre, perfectibilité humaine, bonheur indéfini, etc.

Tel fut Jean-Jacques Rousseau : son drame est simple et reste pathétique ; comme l'échec hélas ! prévisible et patent !

Que pouvait bien donner, créer, — un esprit, une âme, un tempérament bâti sur ce moule unique, le « moule Jean-Jacques » ?

Une œuvre romanesque avant tout, bourrée d'éloquence, de lyrisme emporté, d'idées souvent originales, de naïvetés singulières, de partis pris étonnantes, — mais toujours liés, déduits avec une logique, une vigueur de raisonnement implacable !

Abordons-là, cette œuvre, et sans longueurs inutiles : elle est d'une unité, d'une simplicité de lignes remarquable.

Et n'ayons garde d'oublier ces deux faits : d'abord, jusque vers quarante ans, Rousseau n'a rien produit ; les quinze dernières années ne laisseront que les livres autobiographiques ; ainsi les grands ouvrages, théoriques, qui furent célèbres, Jean-Jacques les aura médités, pensés, écrits, donnés... en moins de 15 ans (1749-62) !

Ensuite, il compose non avec des idées, des connaissances (très incomplètes d'ailleurs), — mais avec sa sensibilité, son cœur, son imagination romanesque et naturellement portée aux songes grandioses et même aux utopies.

[Le temps et les lignes nous étant mesurés, nous n'entrerons pas, ici, dans le détail des œuvres de Rousseau, toutes assez connues. Il nous suffira de déboucher sur l'idée maîtresse ou la conclusion essentielle des chefs-d'œuvre.]

Les maîtres livres de notre auteur sont centrés sur cette idée : par nature, l'homme est bon, mais la société le rend méchant ; et l'homme est né libre mais la société en fait un esclave ; enfin la nature donne le bonheur... alors que la société le fait misérable.

Ainsi donc, la nature, aimée et bien comprise, conduit au bien... — quand la société, elle, le plus souvent, mène au mal !

Trois ouvrages, presque des traités, présentent ces idées... où les erreurs le disputent aux vérités :

Le Discours sur les Sciences et les Arts,
Le Discours sur l'Inégalité,
enfin *la Lettre sur les Spectacles.*

Et vont suivre les trois livres célèbres qui sont l'application des théories :

La Nouvelle Héloïse (pour le couple),
L'Emile (pour l'individu),
Le Contrat social (pour la société).

— « Oui », répond Jean-Jacques à la question posée par l'Académie de Dijon, lors du premier et fameux concours (« ...si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou épurer les mœurs »)... Oui, à corrompre, car l'instinct dicte à l'homme l'égoïsme ! L'être, à l'origine, est innocent... comme la bête. La règle et le mal n'existent donc pas pour lui. Mais dès que l'instinct fait place à la raison, à la réflexion et, fatidiquement, à l'intérêt, — le mal a vaincu et la corruption, peu à peu, l'emporte à son tour. La civilisation — de plus en plus artificielle — n'y changera rien. Tel est le fil conducteur du *Premier Discours*. — Que cherche à prouver le *Second Discours (Sur l'Inégalité)*? Le monde souffre d'un vice fort grave : l'inégalité, — laquelle implique à la longue : la propriété, des priviléges, la puissance et, finalement, la lutte entre les classes, et singulièrement entre riches et pauvres.

Et nous arrivons à la *Lettre sur les Spectacles* : la littérature est liée — et combien étroitement, souligne Rousseau — à la civilisation ; or, le théâtre reste, et de loin à l'époque, le genre le plus important. Et, justement, d'être si intimement attaché à la société, ce genre pâtit

de défauts qui iront s'aggravant : il sera le plus vite atteint par l'intérêt mesquin, par l'amour du gain, autrement dit par la corruption totale !

Aussi, pas de doute possible (constate Jean-Jacques) : que l'homme revienne à la nature ! L'auteur reconnaît que le progrès (prétendu tel) est irréversible, l'être humain ne peut revenir en arrière... Mais il reste un moyen : recréer, en nous-mêmes, l'homme de la nature. Etablissons donc, où que ce soit, le moins de théâtres possible. Et que Genève, fidèle à ses traditions, donne l'exemple !

Telles sont les thèses, très résumées (on le pense bien), présentées et défendues dans les trois premiers écrits.

En somme, peu de chose à dire des trois célèbres ouvrages qui ont suivi et contribué à étendre, dans toute l'Europe, la réputation de Rousseau.

Ils sont, en effet, comme l'application vivante, et sous forme romanesque, des théories énoncées plus haut.

Dans la *Nouvelle Héloïse*, il s'agit de démontrer comment l'individu peut, en lui, refaire « l'homme naturel »... à condition d'être droit et sincère. Trop souvent le mensonge, — il en est dans l'amour aussi, se plaît à proclamer Rousseau, — est un produit social. Julie s'efforcera, à force de franchise, de gagner un mari (M. de Wolmar) qu'elle n'aime pas, et, sans trahir, de conserver un amour vrai pour Saint-Preux... Jusqu'au sacrifice total, s'il le faut.

Même la société peut se rétablir ; et le *Contrat social* nous en donne les raisons. Il suffit, en somme, que soit respecté le contrat primitif : l'individu se soumet à la volonté de tous. Etant bien entendu que cette volonté générale n'opprimera personne. L'individu s'efface sans être esclave, la volonté commune dirige, commande... mais elle naît du consentement du plus grand nombre. Il n'y a ainsi ni inégalité, ni perte totale de liberté, ni injustice flagrante. L'unique souverain reste la volonté de tous. — On sait qu'en réalité les choses se passent un peu moins simplement que ne l'imagine le bon Jean-Jacques. — Ce n'est pas aujourd'hui notre propos que de discuter ses thèses.

[A dessein nous laissons de côté, ici, le roman pédagogique *l'Emile*. Si riche en idées et pourtant si discutable ! Une autre conférence donnera là-dessus les renseignements nécessaires.]

Ainsi, incontestablement, le vaste monument édifié par Rousseau reste imposant et rayonnera par ses influences multiples dans le monde entier : pourtant il est aujourd'hui passablement lézardé ; le temps fait son œuvre et reste plus sévère, dur même, aux utopistes qu'aux réalistes. Notre époque, dans le domaine politique, par exemple, écoute plus volontiers Machiavel, Montesquieu et Tocqueville que Rousseau.

Et Jean-Jacques a trouvé la vraie, la sûre immortalité... où il ne l'attendait pas. Par des ouvrages écrits sur le tard et d'ailleurs tous pos-

thumes : les *Confessions* ; les *Dialogues* (ou *Rousseau juge de Jean-Jacques*) ; enfin les *Rêveries*...

Si le second complète, le troisième continue le premier de ses récits autobiographiques.

A y bien réfléchir, pourquoi s'étonner du tri opéré par le temps ? il est naturel et fort explicable.

Rousseau a mal connu l'homme, et guère mieux la société ; — mais il s'est bien vu, étudié lui-même, et avec passion.

Là est le secret de la valeur, de la pleine réussite, de l'éternelle jeunesse de ces derniers ouvrages (auxquels il faut joindre la *Correspondance*). Toutes ces pages sont à la fois une présentation, une défense, un plaidoyer, une autobiographie lyrique.

Plus de fumeuses théories, ici, ni de raisonnements abstraits, ni de froides argumentations, mais une vie, un homme, des êtres de chair et de sang, des rêves, des visions, des faits qu'il n'a que trop vus, coudoyés, connus ou vécus...

La sincérité (allant parfois jusqu'au cynisme), un tragique continu, des colères ou des haines qui saisissent par l'intensité, des souvenirs dont le ton et l'accent d'authenticité ne trompent pas ; enfin des impressions, des descriptions (de la nature surtout) où la fraîcheur et la poésie le disputent à la verve et au pathétique, tout parle ici le langage de la vérité et de l'émotion sans fard.

Même si... oui, même si, parfois, l'imagination déforme quelque peu la réalité ; et même s'il arrive à l'auteur, dans quelques cas, d'omettre ici... et, là, d'exagérer à dessein. — Il y a des libertés dont s'accommode le mémorialiste, non l'historien. Ce qui est vrai pour Montaigne ou Chateaubriand l'est aussi pour Jean-Jacques.

Après la rapide étude de la vie, du caractère, du génie et de l'œuvre, — deux petits problèmes au moins se présentent encore, et naturellement, à l'esprit :

- quelles sont les sources véritables de Rousseau ?
- l'œuvre est-elle encore d'actualité ?

Essayons d'y répondre en peu de mots :

Rousseau est bien de son temps ; et il en saisit, avec autant de vigueur que de talent, les idées majeures et les tendances éparses.

Tempérament, milieu, éducation, hérédités, etc. parlent si fort en lui... qu'ils ont, tous, à des degrés divers, une influence non négligeable sur ses productions. Quelques précisions :

Jean-Jacques est Genevois, mais il est Français aussi. Famille française, établie en terre genevoise depuis cent cinquante ans. Mais ne se font sentir sur Jean-Jacques ni l'influence classique (si étroitement comprise parfois), ni une éducation strictement française, ni une tendance mondaine accusée. Libre de préjugés il est... et restera.

Quant à l'emprise sur lui d'une longue lignée de bourgeois, d'habitudes et d'idées genevoises, — elle est manifeste : songeons à des notions

telles que : liberté politique ; importance et valeur de la commune ; activité municipale pleinement reconnue, comprise, appliquée par le peuple, la plupart des citoyens, fiers de se sentir égaux et d'exercer vraiment la souveraineté... On sait que le *Contrat social*, par exemple, devra emprunter beaucoup à la constitution de Genève. D'autre part, la sympathie de Rousseau pour les petits Etats, sa croyance (presque naïve) dans la liberté et l'égalité naturelles sont d'autres éléments précieux de l'esprit de Genève. Fait intéressant : Jean-Jacques a-t-il des maîtres, en droit politique, et lesquels ? Montesquieu (qui venait de mourir)... et Burlamaqui, célèbre professeur, et compatriote.

Mais reste que le trait genevois le plus marquant chez Rousseau, c'est bien le calvinisme. Il aura beau se faire catholique, entrer souvent en lutte avec les pasteurs, — le fond demeure profondément protestant. Et ce déiste, qui ne croira jamais à la révélation, est né, vivra et mourra... protestant... libéral ! Il croit en Dieu, et sa foi le conduit à l'amour puis à l'espérance indomptable. Et qui niera que, malgré de nombreuses faiblesses et des actes parfois honteux, le sens moral ne sera jamais absent chez Rousseau. Seul des grands auteurs du siècle, il sent le besoin d'une vie intérieure profonde ; il recherche (hélas ! sans l'obtenir) la perfection... tout comme il craint la dégradation. La conscience est réellement, pour lui, la voix de Dieu, d'un Dieu qui juge, qui punit ou récompense. — Un sauvage indépendant, un sentimental exalté, un protestant plus nettement calviniste qu'il n'y paraît d'abord, — tel fut, tel est Jean-Jacques, ce Français combien curieusement marqué par Genève et Calvin !

Et qu'en est-il — ultime question — de l'actualité de l'œuvre, de la pensée ? Assurément, ces dernières portent le signe tout à la fois d'un vieillissement, d'un dépassement naturel... et d'une jeunesse encore vigoureuse et créatrice !

Qui niera, par exemple, que nombre de pages sentent le sophiste ou l'utopiste, que telle théorie et telle doctrine reposent sur des bases peu solides, fausses même si l'on envisage les conséquences lointaines ? Croire en la bonté originelle de l'homme fait pour le moins sourire aujourd'hui ! Et non moins la prétention que tout le mal dans le monde vient... de la société !

Autre chose : il faut, bien sûr, que l'individu perde une part de sa liberté pour que subsiste et vive cette société ; mais c'est exagérer manifestement que d'affirmer : cette liberté, l'être l'aliène totalement ! — Et la propriété... est-elle vraiment la pièce maîtresse de la société et l'origine de tout le mal ?

Pareillement, quel esprit lucide pourrait soutenir, avec Rousseau, que les lettres et les arts ne mènent finalement qu'à la corruption ? Allons donc !

De même, tout le théâtre classique ne serait, Molière en tête, qu'insulte à la vérité, outrage à la vertu ? Bigre ! Il y a pourtant morale et

morale, vertu et vertu ; et notre candide Jean-Jacques, pour lui comme pour les autres, paraît, selon le cas, ou bien aveugle, ou bien injuste, ou bien sévère ! Et il y a la valeur respective des œuvres et des auteurs et des acteurs et du public !

Vraiment équivoques, contradictions et contrevérités ne manquent pas ; et dans chaque ouvrage, à peu de chose près. Mais passons...

Il n'est que juste de mettre en relief, non moins, quelques simples et rudes vérités qu'a su rappeler Jean-Jacques ; et quelques justes leçons et conseils qu'il a osé asséner à ses contemporains.

Et, d'abord, Rousseau n'a jamais ignoré qu'on le jugerait, le plus souvent, un utopiste ; il a su aussi que l'idéal absolu qu'il prônait... n'avait jamais existé et ne serait vraisemblablement jamais atteint. Il le poursuit cependant, avec cette arrière-pensée et cet espoir qu'une partie du moins en a été, en est ou en sera, peut-être, réalisée, un jour... Ce qui serait déjà une consolation relative et donnerait le moyen — qui sait ? — d'améliorer le présent.

Autre idée prometteuse :

Si Rousseau — comme le XVIII^e siècle presque entier — a cru dans le progrès indéfini, un peu naïvement, — il ose faire une distinction qu'il est alors seul à établir : à travers le progrès, c'est l'idée d'évolution qu'il pressent. Et cela est prophétique, dénote une louable lucidité et annonce d'infinites possibilités. Il y aurait ainsi des poussées brusques et des reculs dans l'histoire et la civilisation ; Jean-Jacques ne l'ignore pas, — et donc le progrès n'est pas fatallement indéfini... L'évolution explique tant de choses et permet de telles transformations... d'abord presque impensables !

Dès lors, Rousseau, un des premiers en Europe, applique à la société (et à son développement) le principe de l'évolution. Il est partisan à la fois de l'instinctivisme et de l'évolutionnisme (avant l'heure s'entend !).

Autres sujets toujours actuels : l'Etat et l'individu ; les élites et la masse ; démocratie et dictature : socialisme et individualisme ; individualisme et socialisme d'Etat ; majorité et minorité devant l'idée de justice ; avantages et dangers de la souveraineté populaire ; le problème de l'inégalité est-il politique ou social avant tout ? danger, pour un peuple, de l'inégalité dans l'ordre intellectuel ; comment lettres, sciences et arts peuvent-ils devenir des agents de division et même de dégradation et de corruption... — etc., etc.

Riche observation encore, mais dans un autre ordre d'idées, quand Jean-Jacques, dans la *Nouvelle Héloïse*, voit dans le renouvellement intégral de l'être moral la sûre sauvegarde d'une saine moralité. N'y a-t-il pas, pour chacun et presque à chaque jour, un mensonge social... comme obligé... qui couvre tout et contre lequel il faut lutter ?... Pas de relations durables possibles entre deux êtres, puis entre eux et la société, sans une franchise absolue, difficile à observer souvent et qui ne doit

pas craindre d'abattre, à tout moment, faux préjugés, vains artifices, conventions trop étroites qui sont autant de duperies acceptées ; — et dont le monde se gargarise hypocritement...

On le voit, que de pensées originales, que de sources nouvelles où s'abreuver et s'enrichir. Et nous laissons de côté, à dessein, tout le vaste domaine de l'éducation (c.-à-d. l' *Emile*).

Reste avant de conclure, Mesdames et Messieurs — mais on n'en a jamais fini avec les grands auteurs, — à saisir, et dans quelles multiples directions, à cerner l'universelle influence de Rousseau : inutile de s'étendre sur la trace laissée par ses doctrines politiques et sociales.

Qui, plus que Jean-Jacques, depuis deux cents ans, et dans le monde entier, a permis de repenser — jusqu'à les transformer complètement parfois — les notions de démocratie, égalité, suffrage universel, revendications sociales, minorités incomprises, propriétés, richesse et pauvreté, séparation des classes, lutte des masses pour plus de bien-être, etc. ?

Et la religion ? Il en est, dans un siècle de plus en plus libertin ou athée, le plus vrai restaurateur. Si paradoxal que paraisse le fait, Rousseau reste attaché à l'idée chrétienne... autant qu'au socialisme (socialisme avant l'heure, bien sûr). A la fois sentimental et mystique, il se défie de la raison... sans jamais la récuser tout à fait. S'il accorde un pouvoir presque absolu à sa conscience, à la conscience, c'est toujours... pour autant que la raison y consente. Il console et satisfait ainsi l'esprit à la fois des rationalistes et des instinctivistes.

Mais net partisan, il demeurera, de la morale, et non séparée de l'idée de Dieu. Pas d'homme digne de ce nom, prétend Rousseau, s'il ignore, et pour lui et pour les autres, le respect dû à l'être humain et s'il ne vise à une certaine perfection intérieure. Aussi la grande réforme sociale consiste-t-elle d'abord à honorer la famille : le mariage est sacré, les époux se reconnaissent et des droits et des devoirs ; la mère se doit à ses enfants et l'enfant doit avoir son centre, sa vie au foyer ; aux soins obligés et à l'affection il faut ajouter : l'éducation. Pas de bonheur vrai et complet, selon Jean-Jacques, en dehors de la famille, d'un foyer uni.

Autre décisive révolution d'un autre ordre : la civilisation française, depuis le XVI^e siècle, avait tendu à l'intellectualisme. On se méfiait du cœur, c'est l'intelligence pure, la raison qu'il fallait honorer. Si bien que l'intelligence, l'art français, — avant 89, — après deux siècles d'hyperintellectualisme, offraient un spectacle de complet dessèchement : langue, pensée, analyse, raisonnement étaient devenus comme des abstractions qui n'accrochaient plus que le vide. Plus de sang ni de vie dans ce grand corps qui paraissait... cadavre. — Rousseau fait vigoureusement machine arrière : c'est l'instinct et l'émotion qu'il prône désormais ; aussi, bientôt, l'invincible poussée du sentiment enivra la littérature et, avec le romantisme, réintroduira le lyrisme, la chaleur et l'éloquence.

Nous abordons ainsi, indirectement, la question : l'écrivain !

N'importe quelle page de Rousseau frappe par sa logique impitoyable, qui ne craint pas d'aller jusqu'aux conséquences les plus extrêmes. Mais alors qu'un Voltaire, un Buffon, un Montesquieu restent froids, car ils argumentent en savants, Jean-Jacques, lui, mêle à sa phrase la fougue, l'émotion, la chaleur de l'apôtre. Et sa période, ample, oratoire, faite pour être lue autant qu'entendue, vise par la musicalité et l'enchantedement des mots, à atteindre le cœur, l'âme autant que l'esprit.

Rousseau travaillait lentement, d'ailleurs, péniblement même ; et c'est grâce à la promenade, la marche... que les mots, les propositions peu à peu s'élaboraient, se construisaient, s'achevaient dans sa tête. Jean-Jacques n'écrit que sous le coup de l'émotion. Si le romantisme se résume d'abord par ces deux mots : lyrisme et individualisme, — l'initiateur, le vrai maître est ici vite trouvé, c'est l'auteur des *Confessions* ; bien avant Chateaubriand !

Rousseau compose ses ouvrages, même les plus théoriques, comme il ferait d'un roman ; il transpose ses passions en systèmes. Tous les problèmes l'enthousiasment et deviennent aussitôt thème d'inspiration comme chez le poète : la solitude de l'être, la vie qui passe et la mélancolie qu'elle engendre, la nature, l'amour, la mort, Dieu...

Ainsi l'analyse psychologique (v. *La Nouvelle Héloïse*) se transforme vite en impressions, en émotions lyriques. — Et toute qualité appelant souvent le défaut contraire, Jean-Jacques se donne entièrement à la sensation ; elle le dévore... au point de le rendre incapable de voir l'objet, l'homme, les choses... autrement qu'à travers ces sensations ! L'objectivité au départ s'est fondue en pure subjectivité...

Rien qui explique mieux que tous les ouvrages de Rousseau soient (en définitive) des poèmes et que les plus beaux, les plus émouvants, aujourd'hui encore, soient les *Confessions* et les *Rêveries*. Notre auteur est, ici, tout à l'impression, à la seule sensation.

Peu lui chaut d'exagérer quelque peu ; parfois, de mentir un brin... Les faits, car la mémoire le trahit quelquefois, importent médiocrement, c'est la sincérité dans le ton, dans l'émotion... qu'il sait retrouver et qui nous plaît.

Jean-Jacques ne craint pas, à de certaines fois, de raconter les choses les plus humbles, de rendre certains aspects de la vie journalière : la monotone et quotidienne tâche d'une maîtresse de maison ; les joies simples du foyer, de la fenaison, des vendanges ; le dur labeur du paysan ; les animaux de la basse-cour, les bœufs au labour, les chariots gémissant...

— Et tout nous est, ou nous annonce, une poésie intimiste, nouvelle et toute mêlée de réalisme poétique...

Mais où Jean-Jacques excelle, à compter parmi les plus grands, c'est comme peintre de la nature. Il en a montré toutes les sortes de

beauté, à toutes les heures du jour : vastes et plantureuses prairies, levers ou couchers de soleil, forêts « romantiques », poésie des grands bois, des étangs et des lacs, flore et faune trop négligées, calme prenant des nuits ; activité fébrile des jours d'été ; coins sombres ou cachés propices au solitaire et à la rêverie, — oui, il a tout noté.

Il manifeste, d'ailleurs, un faible pour la montagne plus que pour la mer ou le lac...

Ainsi Rousseau, le Suisse, et Chateaubriand, le Breton, se complètent admirablement dans la lignée des descripteurs illustres.

Le XVII^e siècle, donc le classicisme, avait presque ignoré la nature : ce qui l'intéressait, en effet, c'était l'homme, l'homme universel ; vérité dans la peinture, justesse et profondeur psychologiques, là résidait la valeur des classiques.

Eh bien, ici encore, c'est une révolution que prépare Rousseau : remplacer la littérature psychologique, l'abstrait, par le pittoresque et le concret, par le chant du sentiment et de la sensibilité !

Rien d'étonnant s'il est resté le créateur du paysage sentimental.

Ce n'est désormais plus le monde intelligible qui retient et intéresse, mais le monde sensible. Et tout le XIX^e siècle va s'engager dans cette voie.

Fait paradoxal : Jean-Jacques, l'esprit romanesque personnifié et qui déformait tout — parce que ni l'homme ni la société ne répondaient à l'image qu'il s'en faisait, — respecte la nature, la voit telle qu'elle est et la peint dans ses traits essentiels avec ses justes couleurs et ses formes exactes. La nature : tout ensemble sublime spectacle, consolation, vision panthéiste, initiation parfois au divin...

Une conclusion, la plus générale, s'impose déjà, Mesdames et Messieurs, sans longue discussion : Rousseau a permis un renouvellement non seulement de toute la littérature, de tous les arts, de tous les genres, — mais encore de la langue et même de l'imagination et de la sensibilité françaises.

Quelles conclusions, moins essentielles, ajouter ? Il n'est pour les découvrir qu'à replacer Rousseau dans son temps.

Oui, pour surprendre le vrai visage de Jean-Jacques, pour mesurer la valeur de l'homme, son originalité, sa personnalité sans fard (avec ses défauts et qualités), comparons-le aux grands du siècle qui furent avec lui les guides, les inspirateurs et les créateurs.

Montesquieu : le plus vrai grand, peut-être, et le plus sympathique des auteurs du XVIII^e. Par la pensée d'abord : il avait tout compris et jusqu'à ce qui était le plus contraire à ses théories ou à sa doctrine. — Par sa liberté d'esprit, ensuite, son équilibre, sa sagesse qui lui fait tout aimer et tout pardonner, même l'insulte.

Voltaire : ni réellement original, ni profond, ni novateur ; toujours lu pourtant grâce à quelques ouvrages historiques, à cinq ou six

contes et surtout à sa formidable *Correspondance* (près de 20.000 lettres) où revivent et l'esprit de l'époque et le sien (qui eut jamais plus d'esprit que Voltaire ?)... enfin un style inimitable.

Diderot : esprit universel, improvisateur de génie, à la verve prodigieuse, épars dans cent volumes ; serait aujourd'hui le roi des journalistes. Mais il n'a rien laissé de définitif, d'achevé... Il pouvait conduire son siècle : il n'en a rien été. Et son influence et son rôle ont été plus importants que son œuvre. Chantre, avant tout, de la nature et de l'instinct, mais sans ordre, sans doctrine définie, sans plan, et inégal quant à l'art.

Mirabeau : lui, c'est le volcan, dans la vie comme dans la politique ; caractère instable, génie lucide, nourri de Machiavel et des Anciens ; ni assez écouté, ni assez suivi ! Il reste bien, dans sa brève existence, et dans une époque terrible, le coup de poing de la Révolution !

Enfin... Jean-Jacques ! Entre les cinq « Grands » du siècle : le plus étranger toujours, le plus isolé, le moins compris... et dans son pays et dans son temps et dans sa famille et dans sa pensée...

Comme tout le XVIII^e, bien sûr, Rousseau attaque et répudie toutes les traditions ; mais il va plus loin. Un peu comme Tolstoï plus tard (Tolstoï, son digne frère slave), — c'est de toute l'humanité, et dès les plus lointaines origines, qu'il doute... Et même de la civilisation... dont il pressent qu'elle se dégrade lentement...

Or, avouons-le, Rousseau n'a pas entièrement tort ! Tout progrès est arme à double tranchant. Crée pour aider l'homme, la civilisation, à la longue, l'écrase ; faite pour diminuer l'effort individuel, elle en nécessite à chaque fois de nouveaux et de plus grands... Aussi passons-nous de la civilisation-culture à la civilisation-technique, mécanicienne... avec tous les dangers et aléas que cela comporte !

Ainsi, souvent dépassé et parfois prophétique, toujours discuté, haï ou adoré, éternel déclassé, dépaysé, méconnu, incompris, Jean-Jacques a pourtant agi, jusqu'à aujourd'hui, dans toutes les directions : littéraire, sociale, philosophique, pédagogique, politique. On peut compter ceux qui, dans le monde, ont donné pareille chiquenaude à l'humanité pensante et souffrante ! L'esprit et même l'âme humaine en ont gardé comme une marque indélébile !

Et pourtant, au moment de terminer cette modeste étude, nous nous interrogeons ! Dans un siècle, notre XX^e, déséquilibré, dur, sombre de pensée comme de vie et qui désespère, qui cherche à s'agripper, sans y parvenir, à une vérité, à une force, à une foi — car il n'a plus de table des valeurs, — Rousseau est-il bien l'homme à aimer, le guide à suivre, l'auteur à lire ? A tout le moins... on peut en discuter ! Car, créateur de presque tous les mythes de l'optimisme moderne, il demeure

aussi la vedette des illusions généreuses... qui engendrent hélas ! tant de désastres !

Ce dont notre époque a le moins besoin... c'est d'illuminés et de visionnaires, même bien intentionnés mais peu réalistes ; — et ce qui lui manque le plus, ce sont les apôtres et les sages !

Pour moi, je n'hésite pas : je chéris Rousseau et je m'apitoie sur ce sort, — mais résolument je préfère Pascal, Balzac ou Montesquieu !

Relisons ensemble, Mesdames et Messieurs, chers élèves, — et vous serez convaincus, — cette page magnifique de Montesquieu que tout jeune homme devrait savoir par cœur et qui nous reste à tous comme une leçon de modestie, de sagesse et de vie :

Ma machine est si heureusement construite que je suis frappé par tous les objets assez vivement pour qu'ils puissent me donner du plaisir, pas assez pour me donner de la peine.

J'ai l'ambition qu'il faut pour me faire prendre part aux choses de cette vie ; je n'ai point celle qui pourrait me faire trouver du dégoût dans le poste où la nature m'a mis.

L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture ne m'ait ôté.

Je m'éveille le matin avec une joie secrète ; je vois la lumière avec une sorte de ravissement. Tout le reste du jour, je suis content.

Je suis presque aussi content avec des sots qu'avec des gens d'esprit et il y a peu d'hommes si ennuyeux qui ne m'aient amusé très souvent : il n'y a rien de si amusant qu'un homme ridicule.

Je n'ai jamais vu couler de larmes sans en être attendri.

Je pardonne aisément, par la raison que je ne sais pas haïr. Il me semble que la haine est douloureuse.

Si je savais quelque chose qui me fût utile, et qui fût préjudiciable à ma famille, je le rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose utile à ma famille, et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma patrie, et qui fût préjudiciable à l'Europe, ou bien qui fût utile à l'Europe et préjudiciable au genre humain, je le regarderais comme un crime.

Je suis un bon citoyen ; mais dans quelque pays que je fusse né je l'aurais été tout de même. — Je suis un bon citoyen, parce que j'ai toujours été content de l'état où je suis, que j'ai toujours approuvé ma fortune, que je n'ai jamais rougi d'elle ni envié celle des autres. — Je suis un bon citoyen, parce que j'aime le gouvernement où je suis né, sans le craindre, et que je n'en attends d'autres faveurs que ce bien infini que je partage avec tous mes compatriotes ; et je rends grâces

au Ciel de ce qu'ayant mis en moi de la médiocrité en tout, il a bien voulu en mettre un peu moins dans mon âme...

Grand Dieu ! donne-nous les choses qui sont bonnes quoique nous ne les demandions pas, et refuse-nous les mauvaises, bien que nous les demandions.

[Pensées et fragments]

Ah ! notre temps, Mesdames et Messieurs, que ne connaît-il...
quelque Montesquieu ou quelque Pascal !

Et combien alors s'en porterait-il mieux !...

Porrentruy, ce 15 juin 1962.

Serge Berlincourt.